



VALÉRY GISCARD D'ESTAING,
LE GRAND MODERNISATEUR

« Jamais la coopération franco-allemande n'a été aussi parfaite que du temps de Valéry Giscard d'Estaing et d'Helmut Schmidt »

ENTRETIEN AVEC JEAN-LOUIS BOURLANGES
député, président de la commission des Affaires étrangères de l'Assemblée nationale

L'Allemagne et/ou la Russie ?

France Forum. – *Comment qualifieriez-vous le rapport de Valéry Giscard d'Estaing à l'Europe et quelles sont, selon vous, les raisons profondes de son engagement ?*

Jean-Louis Bourlanges. – Il y a d'ordinaire deux motivations principales à l'engagement européen des femmes et des hommes de la seconde moitié du XX^e siècle : d'une part, l'amour de la paix qui impose d'organiser les relations entre les peuples européens sur le respect mutuel et une coopération juridique organisée ; d'autre part, la volonté de rendre à l'Europe le rayonnement, l'influence, l'autorité politique et morale que ses déchirements fratricides lui avaient fait perdre. Il me semble que la conviction européenne de Valéry Giscard d'Estaing tenait tout entière dans ce double souci. Ajoutons qu'il avait compris mieux que quiconque que ces deux objectifs ne pouvaient être atteints qu'à une seule condition : l'établissement d'une coopération aussi organisée, étroite et ardente que possible entre l'Allemagne et la France.

FF. – *VGE et le couple franco-allemand, une réussite à nuancer ?*

JLB. – Jamais la coopération franco-allemande n'a été aussi parfaite que du temps où Valéry Giscard d'Estaing et Helmut Schmidt dirigeaient les deux pays. C'était une relation de confiance quasi absolue dont l'objectif proclamé par les deux protagonistes était qu'aucune puissance, entendez d'abord l'URSS et les États-Unis, ne devait pouvoir spéculer sur un désaccord franco-allemand. S'il devait y avoir une différence d'approche ou une divergence d'opinion entre les deux hommes, elle devait être abordée – et dépassée – entre eux et ne jamais donner lieu à une expression publique exploitable par un tiers.

De tous les couples franco-allemands qui se sont succédé aux affaires au cours des soixante-dix dernières années, le couple Giscard-Schmitt a, sans doute, été le seul à être fondé sur une telle combinaison d'amitié personnelle et d'intimité dans le



VALÉRY GISCARD D'ESTAING,
LE GRAND MODERNISATEUR

© Archives nationales-Service photographique de la présidence de la République



Au cours des soixante-dix dernières années, le couple Giscard-Schmidt a, sans doute, été le seul à être fondé sur une telle combinaison d'amitié personnelle et d'intimité dans le travail. Ici, les deux hommes au Conseil européen de Brême, le 7 juillet 1978.

travail. Les deux hommes étaient l'un et l'autre, et non sans raison, convaincus de dominer le lot des dirigeants occidentaux de leur temps et ils en déduisaient naturellement que c'était à eux deux de montrer le chemin aux autres. Songez, par exemple, que le système monétaire européen a été conçu et organisé à deux au domicile hambourgeois de Schmidt, sans aucun expert ou fonctionnaire pour assister les chefs. Il était inévitable, même si c'est regrettable, que cette qualité de travail en commun ne se soit pas vraiment maintenue par la suite.

FF. – *Giscard l'Européen qu'on a aussi appelé Giscard l'Atlantiste. Cohérence ou contradiction ?*

JLB. – Valéry Giscard d'Estaing a plutôt été taxé par ses adversaires d'une complaisance excessive à l'égard de l'Union soviétique. Rappelez-vous, par exemple, la façon dont Fran-

çois Mitterrand avait, fort injustement d'ailleurs, qualifié son futur prédécesseur de « petit télégraphiste » de Léonid Brejnev.

Cela dit, comme ses prédécesseurs Georges Pompidou et même le général de Gaulle, Valéry Giscard d'Estaing souhaitait que les États-Unis restent présents sur le sol européen et déterminés à faire face à l'Union soviétique en cas d'agression de celle-ci. À la différence de de Gaulle mais comme Pompidou, Giscard craignait un possible désengagement, nucléaire en particulier, des États-Unis et estimait qu'il ne fallait pas briser la relation de confiance avec ce grand allié. À la différence de Pompidou et aussi de de Gaulle, il estimait possible de gérer les questions de sécurité européenne avec l'URSS en confiance et en solidarité avec la République fédérale d'Allemagne (RFA), alors que la tentation française spontanée était de jouer la Russie contre l'Allemagne ou l'Allemagne contre la Russie. C'est le président Giscard d'Estaing qui, au sommet



VALÉRY GISCARD D'ESTAING,
LE GRAND MODERNISATEUR

“Valéry Giscard d'Estaing a dominé de la tête et des épaules la Convention.”

de la Guadeloupe de décembre 1979, a fait endosser en grand secret par les Britanniques et les Américains avec le concours de Schmidt le principe d'une installation sur le sol allemand des fusées Pershing si les Soviétiques persistaient à couvrir l'est européen de fusées SS20. Cette décision a été mise en œuvre quelques années plus tard avec le soutien de François Mitterrand, alors président, et n'a pas peu contribué à l'effondrement de l'empire soviétique.

Il est vrai que tout cela n'a jamais empêché Valéry Giscard d'Estaing de chercher à développer, en étroite entente avec les Allemands, des relations de coopération nimbées de romantisme avec une Union soviétique dans laquelle il avait, comme de Gaulle, tendance à ne voir que la forme actuelle et transitoire de la vieille Russie.

FF. – *VGE a-t-il une responsabilité dans l'échec du traité constitutionnel européen ? Comment a-t-il vécu cet échec ?*

JLB. – Valéry Giscard d'Estaing a dominé de la tête et des épaules la Convention des parlements et des États chargée d'élaborer un traité européen prétendu constitutionnel. Il a admirablement su désamorcer la méfiance à l'égard des ins-

titutions communes de la plupart des parlementaires nationaux, mais s'est heurté à la pusillanimité des gouvernements nationaux qui, en profondeur, ne voulaient rien changer d'essentiel tout en faisant croire qu'ils changeaient tout. Ainsi, le traité constitutionnel apparaissait trop perturbateur pour ne pas inquiéter et trop conservateur pour mobiliser.

On connaît la suite : pendant la campagne, les partisans du non s'en sont pris aux traités antérieurs – Rome et Maastricht – que personne n'avait le pouvoir de modifier et ont fait semblant de s'alarmer du terme « constitutionnel » brandi, il est vrai, de façon totalement abusive par les partisans du oui et, par la suite, supprimé du traité de Lisbonne. Dans cette affaire, les partisans du oui et ceux du non se sont menti à eux-mêmes. Les premiers ont vendu de la fausse monnaie : une constitution qui n'en était pas une. Les seconds se sont réfugiés dans le déni en vendant une Europe imaginaire sans avoir le courage d'aller jusqu'au bout de leur refus et d'assumer à la britannique leur rejet d'une Europe honnie et irréformable en exigeant que la victoire du non conduise au Fraxit. Ce qui d'ailleurs aurait vraisemblablement conduit à la victoire du oui.

Quant à Valéry Giscard d'Estaing, il peut se vanter d'avoir finalement contribué, grâce au traité de Lisbonne, à améliorer à la marge les traités existants, y compris en inscrivant dans les textes un droit à la sécession qui répondait à une attente justifiée des milieux eurosceptiques, même si les changements proposés étaient trop limités et trop peu lisibles pour pouvoir rencontrer avec succès une épreuve référendaire, ni même d'ailleurs pour simplement la mériter.

FF. – *Si vous deviez choisir un seul des grands apports de VGE à l'Europe, quel serait-il ?*

JLB. – J'hésite entre le système monétaire européen qui a ouvert la voie à l'euro et l'élection du Parlement européen qui a ouvert la voie à la démocratisation des institutions, donc potentiellement à l'Europe politique. •